Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 27

Artikel: Une nouvelle chaire à l'Académie de Lausanne
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190467

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-sixième année. N° 27. Samedi 7 Juillet 1888.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Une nouvelle chaire à l'Académie de Lausanne.

Tous nos journaux ont fait connaître dernièrement la décision prise par le Conseil d'Etat d'introduire, dès l'ouverture de la prochaine année académique, l'enseignement des langues et littérature romanes à la Faculté des lettres. Cette innovation est d'autant plus heureuse que nos étudiants en lettres sont tenus, pour les examens de licence, de connaître le français du moyen-âge, que personne ne leur enseignait jusqu'ici.

A ce propos, il nous a paru intéressant de publier ces quelques notes, puisées à diverses sources, sur les langues qui feront l'objet du nouvel enseignement.

Les langues *romanes* sont les langues formées par l'altération progressive du latin, chez les peuples soumis à la domination romaine, et qui furent parlées dans le midi de l'Europe depuis le Xme jusqu'à la fin du XIVme siècle. Elles furent ainsi une sorte de transition du latin au français, où le latin dominait encore, mais avec tous les signes d'une rapide transformation.

Le IXme et le Xme siècle replongèrent la France dans la barbarie d'où l'avait tirée Charlemagne. Il n'en pouvait être autrement dans un pays en proie, de toutes parts, aux invasions étrangères. Au milieu de ce désordre, la langue fut singulièrement modifiée dans l'ouest et le nord de la France, par le mélange des idiômes normands, et ce fut sans doute cette modification qui constitua définitivement la langue du nord, le *roman* français ou *roman-wallon*, parlé au nord de la Loire, et appelé aussi *langue d'oïl* (prononcez *oil*), parce que les peuples qui la parlaient se servaient du mot *oil* pour dire *oui*. Ce fut là l'ancien français, parlé avant le quinzième siècle, la langue dans laquelle ont écrit les trouvères.

Mais au midi de la Loire, où les Normands ne pénétrèrent point, la langue romane ne fut que peu ou point altérée, et bientôt elle s'établit sur des principes fixes qui, à partir du XIIme siècle, lui donnèrent un grand éclat. Comme dans cette langue le mot *oui* se disait *oc*, on lui donna le nom de *langue d'oc*. — Par un singulier contraste, cette langue romane ou *provençale*, parlée au sud de la Loire, et dont se sont servis les troubadours, déclina rapidement à la suite de la guerre des Albigeois, se corrompit et dégénéra en différents patois qu'on parle encore dans le midi de la France ; tandis que la langue romane du nord, la langue d'oil, après avoir enfanté des milliers d'ouvrages en prose et en vers, est devenue la langue française, ainsi que nous venons de le dire.

En effet, pendant que florissait la poésie provençale, la littérature de la langue d'oil, représentée par ses trouvères, ne demeurait pas en arrière. Si les trouvères étaient appelés à manier un idiôme moins harmonieux que celui des troubadours du midi, en revanche, ils traitaient des sujets plus sérieux et de plus longue haleine. Leur poésie, véritablement épique, se développe en trois grands *cycles* affectés chacun à un ordre d'idées différent. Il y a le cycle des *chansons de geste*, celui des *légendes bretonnes* et celui de l'*histoire ancienne*.

La plupart des romans poétiques ou chansons de gestes sont en vers, et le nom de *romans* leur vient de ce qu'ils sont écrits en langue romane. La chanson de geste la plus connue est la *chanson de Roland*, dont la composition primitive remonte au XIme siècle. — Une composition du milieu du XIIme siècle, qui eut une vogue immense, fut le célèbre *Roman de la Rose*. Vers la fin du XIIme siècle apparurent les romans satiriques qui eurent aussi grand succès, entr'autres le *Roman de Renard*, peinture grotesque et satirique de la société féodale.

Il n'y a donc pas, comme on l'a cru longtemps, une seule langue romane qui, immédiatement dérivée du latin, serait la source commune de toutes les langues modernes connues sous le nom de langues *neo-latines* (le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le provençal, le valaque et le romanche). On ne peut admettre que le latin, simultanément ou successivement envahi dans toutes les directions par des idiômes multiples très divers, se soit uniformément corrompu dans l'Europe méridionale et ait abouti à une langue unique. Ainsi, quand on dit *roman*, il faut entendre l'ensemble des langues romanes.

Chaque langue neo-latine se forma donc indépendamment des autres, et avec le concours d'éléments différents. Pour donner simultanément naissance à tant de dérivés, le latin vulgaire s'allia avec les langues des barbares qui envahissaient le pays, et se décomposa peu à peu complètement en passant dans la bouche des Francs, des Goths et des Teutons.

* * *

Les mœurs du moyen-âge ne sont réellement

peintes avec vérité que dans les poèmes de la langue romane, et quiconque veut mettre en scène des personnages de cette époque doit étudier avec soin ces précieux documents de la vieille poésie française.

Les poèmes et les romans du moyen-âge, quelle que soit leur valeur littéraire, ont le mérite d'avoir entretenu dans la nation française l'esprit chevaleresque. L'institution de la chevalerie, qui intervint entre l'oppresseur et l'opprimé, pour suppléer à l'impuissance ou à l'absence des lois, trouva dans les poètes ses plus puissants auxiliaires. C'est par eux qu'elle répandit ce mépris des dangers, cette élévation d'âme et cette passion de gloire qui font les héros ; c'est par eux que le chevalier discourtois apprit à trembler devant la dame qu'il avait offensée, que le vassal cessa de craindre la tyrannie de son suzerain, que la veuve et l'orphelin trouvèrent contre l'oppression des protecteurs inconnus.

L. M.

La Suisse inconnue.

Tel est le titre du dernier ouvrage de M. Victor Tissot, que nous venons de lire avec le plus vif intérêt. Nous possédons de nombreuses publications sur la Suisse, mais, — empressons-nous de le dire, — aucune ne nous a paru aussi riche en renseignements de toute sorte, aussi exacte et aussi bien écrite. Œuvre d'un enfant du pays, d'un admirateur de nos Alpes, d'un touriste infatigable et d'un observateur persévérant, ce livre captive dès le début par une lecture tout particulièrement attrayante et variée. Tableaux de la nature pleins de vérité, de fraîcheur et de poésie ; traits de mœurs pris sur le vif ; scènes de la vie pastorale et champêtre ; anecdotes piquantes, souvenirs historiques, tout y est décrit avec une étonnante souplesse, un brio entraînant. Aussi passe-t-on de récit en récit, et de page en page, avec les impressions les plus diverses et les plus agréables.

Les pages que l'auteur a consacrées à la Gruyère, cette superbe vallée qu'il paraît affectionner tout particulièrement, sont vraiment remarquables. « Jamais, dit un journal de Fribourg, nos montagnes gruyériennes, avec leurs contours mœlleux et leurs pâturages idylliques, qui dressent leur vert tapis à côté des parois granitiques du Moléson, jamais ces opulents aspects du plus beau de nos districts n'ont eu à leur service une palette aussi brillante. »

En résumé, le livre de M. Tissot est une vraie mine de choses intéressantes, une mine féconde où l'on peut puiser abondamment, et dont nous recommandons la lecture à tous les amis de la Suisse.

Citons entr'autres cette page amusante sur les touristes des bords du lac des Quatre-Cantons, avant l'ouverture du Gothard :

« Autrefois, avant la trouée du Gothard, quelle animation autour de Fluelen ! Et cette route d'Altorf, qu'elle était bruyante et gaie.

Des cabriolets trimbalés du fond de l'Italie, de vieilles calèches de prélats, capitonnées de velours violet, mangé des mites et passé au bleu pâle, des paniers surmontés d'un dais de toile aux franges rouges, des chars à bancs, des chaises assises de côté, des phaétons n'ayant rien d'olympien que le nom, des centaines de voitures et de berlingots de tout âge, de tous pays, de toutes formes, étaient massées devant le débarcadère, comme une vaste exposition de carrosserie, au milieu de laquelle trônait la diligence fédérale, peinte en jaune-serin, chargée d'une montagne de bagages, recouverte d'un tablier de cuir, attelée des ses cinq chevaux blancs, conduits par un postillon en grande tenue.

Les touristes, guettés comme une proie par toute la bande avide des cochers, des porteurs, des guides, étaient harcelés, saisis, happés, tiraillés, écartelés ; et dans la chaleur de la bataille, ils perdaient leurs chapeaux, leurs cannes, leur femme ; on enlevait leurs enfants qu'on jetait en prisonniers et en ôtage sur les voitures.

C'était une confusion de cris, de jurons dans toutes les langues, de *Per Bacco*, de *Sacrement*, un tumulte indescriptible qui ne s'apaisait que lorsque tous ces véhicules entassés au bord du lac s'ébranlaient et partaient avec un sourd trimbalement de vieille ferraille, et fuyaient comme dans une retraite, sous les coups de fouet stridents des cochers.

Alors, que de scènes amusantes se passaient ! Une grosse dame essoufflée, rouge comme une écrevisse, son châle traînant derrière elle, en drap de lit, portant sur ses bras, recourbés en anse de cruche deux gros paquets, courait après son chien. Un monsieur, déjà en voiture, criait au cocher d'arrêter : il avait oublié sa femme ! Une belle-mère faisait des signes de détresse à un *veturino*, qui filait sans elle avec sa fille et son gendre. Une Anglaise en papillotes, un manuel de conversation en main, disait au cocher qu'elle avait arrêté : « Attendez-vô. Jé veux avoir le *times* de prendre oune tasse de thé avec de la rhoume dedans. » Et puis il y avait Bompart, le fameux Bompart de Tarascon, l'ami de Tartarin, qui racontait à des Suissesses de Lucerne l'histoire de Guillaume-Tell, le tir de la pomme, la fuite sur le lac, le guet-apens tragique du chemin creux. Et, au milieu de cette foule remuante, grouillante et bourdonnnante, circulaient les portiers d'hôtels débitant leur boniment, les petites paysannes en jupes courtes et en bas blancs, offrant des edelweiss, des bouquets de rhododendrons, des étuis à aiguilles sculptés, des cristaux de roche, des manches de plume avec un ours au bout qui fait la culbute. »

Et ailleurs, écoutez l'auteur de la *Suisse inconnue*, regrettant de voir l'œuvre de l'homme gâter les beautés de la nature :

« Nous voici à Witznau, la gare du Righi. En 1869, trois ingénieurs débarquèrent dans ce petit village perdu, et grimpant le long des rampes rocheuses, escaladant les parois verticales, ils mesurèrent et toisèrent la montagne du haut en bas. Un an plus tard, une locomotive montait par où ils avaient passé, et l'on vit cette merveille d'un chemin de fer luttant d'agilité avec les chamois et allant promener le public à travers les précipices jusqu'à une hauteur de 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

J'admire l'œuvre de l'homme, mais je regrette